

Zeitschrift: Annales fribourgeoises
Herausgeber: Société d'histoire du canton de Fribourg
Band: 12 (1924)
Heft: 4-5

Artikel: Une relation inédite de la guerre turco-égyptienne de 1839 par Ferdinand Perrier, aide de camp de Soliman Pacha [suite et fin]
Autor: Jordan, K.G.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-817665>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 01.04.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

A ces sociétaires dévoués, nous conserverons un souvenir ému, et prions les nombreux parents des défunts d'agréer nos sentiments de sincères regrets et de vives condoléances.

A nous, Mesdames et Messieurs, pour combler ces vides attristants, de trouver de nouvelles recrues, qui nous aident à travailler de notre mieux à la réalisation du but de notre chère société soit l'étude, le progrès et la protection des Beaux-Arts dans le canton de Fribourg.

**UNE RELATION INÉDITE DE LA GUERRE
TURCO-ÉGYPTIENNE DE 1839
PAR FERDINAND PERRIER,
AIDE DE CAMP DE SOLIMAN PACHA**

publiée par K. G. JORDAN

(Suite et fin)

Un petit ravin masqué par deux rideaux de terrain séparait les deux armées. Hafiz Pacha, jugeant, d'après les dispositions des égyptiens, que sa gauche allait soutenir le plus violent effort, détacha quelques bataillons de sa droite pour la renforcer et fit rapprocher les réserves considérables de cavalerie et d'artillerie, qu'il avait en arrière de son centre.

L'armée égyptienne à peine formée en bataille, Soliman Pacha fit ouvrir les feux d'artillerie. La canonnade s'engagea alors avec une extrême vivacité de part et d'autre. Celle des égyptiens fut meurtrière et principalement dirigée sur l'artillerie turque. Celle-ci cependant soutint très bravement le feu pendant une

heure trois quarts, malgré une perte considérable. La batterie de gros calibre, placée sur le mamelon par Soliman Pacha, tirant en rouage sur les pièces turques, ne tarda pas à en démonter un bon nombre et à ralentir leur feu. Les boulets turcs étaient dirigés plutôt sur les lignes égyptiennes que sur l'artillerie ; aussi, quoiqu'un grand nombre de ces projectiles fussent dirigés trop haut, les pertes furent assez considérables dans nos rangs, pendant quelques instants. Soliman Pacha fit alors réunir une batterie entière d'obusiers vers la droite et à gauche des mamelons. Cette batterie tira sans relâche et lança une grande quantité d'obus. Bientôt l'on s'aperçut d'un premier mouvement rétrograde à la gauche de l'armée Ottomane. Les relations d'officiers turcs portent que 6 bataillons d'infanterie irrégulière et 8 escadrons de la même troupe, commandée par Mahmoud Pacha à l'extrême gauche, commencèrent à lâcher pied, malgré tous les efforts de ce pacha, qui tua de sa main nombre de fuyards, espérant les ramener. Cet exemple entraîna aussi, quelques instants après, toute la brigade de Heyder Pacha, qui recula avec toute son artillerie, extrêmement maltraitée par le feu des égyptiens. Ces troupes cependant ne s'enfuirent point, comme celles de Mahmoud Pacha, composées, d'après les relations turques, en plus grande partie de Kurdes et de Turkmènes, sur lesquels il y avait peu à compter. Ce fut donc dans ce cas une très grande faute que commit Hafiz Pacha, de laisser de tels hommes à sa gauche, au point qui soutenait le plus vif effort de toute la droite égyptienne. La désertion de ces Kurdes avait été prévue par Reschid-Bey, comme on peut le voir dans sa correspondance secrète.

La brigade de Heyder Pacha remise un peu de son désordre, revint au feu et tint encore pendant quelques temps. Bientôt l'on vit s'élever tout à coup sur la ligne de l'artillerie ennemie, une immense colonne de fumée et de poussière, accompagnée d'une terrible explosion.

Deux caissons venaient de sauter sous les obus égyptiens et de jeter la confusion aux environs. Notre artillerie redoubla d'activité et de rigueur dans son feu. Un troisième caisson sauta un instant après, puis un quatrième à peu de distance des premiers. Ce dernier, rempli d'obus, occasionna les plus grands désastres dans deux bataillons de la garde, qui en étaient très rapprochés.

On put voir un effet bien sensible du désavantage des caissons, nouveaux modèles, qui offrent une surface trop étendue en prise aux boulets. Aucun des caissons égyptiens, qui sont d'anciens modèles, ne sauta.

Pour augmenter le désordre dans les rangs ennemis, Jafar Bey, général d'artillerie fit lancer à ce moment quelques fusées à

la congrève sur les lignes d'infanterie et d'artillerie des Osmanlis. Les sifflements et les effets destructeurs de ces projectiles incendiaires remplirent le but du général et la canonnade se ralentit bientôt de leur côté, Soliman Pacha juge alors, qu'il est temps d'engager ces lignes. Il dit à tous ceux qui l'entourent : « La bataille est gagnée, si notre droite se conduit et ne cède pas ». Aussitôt il donne l'ordre de faire avancer une partie de l'aile droite de première ligne, soutenue à distance par la deuxième. La batterie de gros calibre, descendue du mamelon, suit le mouvement, en l'appuyant de son feu. Cette infanterie, exposée depuis près de deux heures à un feu meurtrier d'artillerie et de mousquetterie, pousse un hourra de joie, en recevant l'ordre d'avancer. Elle marche bravement, l'arme au bras, croise la baïonnette, lorsqu'elle est arrivée à 60 ou 80 pas des lignes d'infanterie turque. Mais, à ce moment, elle est reçue par une fusillade terrible, le feu d'artillerie se ranime et quelques pièces masquées jusqu'alors, tirent incessamment à mitraille et portent la mort dans nos rangs.

Quelques régiments de la garde impériale turque se défendaient opiniâtement, protégés par des petits ouvrages et une espèce d'épaulement, construit à la hâte, pendant la nuit. Les 4 régiments de notre droite, de 1^{re} et 2^{me} ligne, qui avaient fourni la charge, exposés ainsi à un feu meurtrier, et en présence d'une résistance aussi forte, et surtout, aussi inattendue, furent ramenés vigoureusement en arrière sous une grêle de balles et de mitraille, avec toute l'artillerie, qui les soutenait. A cet instant, le désordre eut pu devenir très grand dans l'armée égyptienne ; mais le centre et la gauche, séparés de la droite par des mouvements de terrain assez prononcés, ne s'aperçurent heureusement pas de ce mouvement de retraite précipitée, qui aurait pu les entraîner également. Les généraux turcs ne surent nullement profiter de cet instant de panique ; ils eussent pu lancer aussitôt quelques pièces légères et une masse de tirailleurs pour empêcher le ralliement et harceler les égyptiens déjà en déroute, pendant qu'ils auraient fait avancer toutes leurs lignes contre la gauche et le centre d'Ibrahim, en attaquant simultanément partout. Un officier français, M. Petit, qui remplissait les fonctions d'officier d'ordonnance auprès d'Hafiz Pacha, lui demanda instamment l'autorisation de faire charger quelques bataillons à la baïonnette sur les régiments égyptiens, déjà en retraite. « Yavouache, yavouache », répondit le général Osmanli, « doucement, doucement, le moment n'est pas encore venu ». C'était la dernière chance favorable, qui, quoique faible, s'offrait encore à lui. L'offensive reprise, tout espoir de succès ne lui était pas complètement enlevé. A cet instant, la droite des égyptiens se trouvait réellement compromise. Une très grande partie de l'artillerie de première ligne avait épuisé avec insouciance

toutes les munitions contenues dans ses caissons. Le feu se ralentit donc nécessairement, car il fallait aller jusqu'au parc de réserve, établi fort en arrière des lignes pour en trouver de nouvelles. Cette artillerie fut donc brusquement refoulée sur l'infanterie, et la déroute allait commencer, lorsque Soliman Pacha, à ce moment critique, déploya tout son sang froid et sa présence d'esprit. Il n'avait point perdu de vue la batterie de gros calibre, qui avait déjà rendu de si grands services. Il envoya aussitôt l'ordre à cette batterie de se porter de nouveau au grand trot sur le mamelon pour recommencer un feu très vif et bien nourri de mitraille sur tout ce qui se présenterait, d'ennemis ou même de fuyards.

A l'instant où une partie de la droite s'était portée en avant, les 6 régiments de cavalerie, restés jusque là par régiments en colonne serrée sur le versant du mamelon, s'étaient ébranlés avec un régiment d'infanterie de ligne, un régiment de la garde et 2 batteries d'artillerie à cheval, pour appuyer ce mouvement, et menacer le flanc gauche des turcs de le déborder et de le prendre à revers. Ces 6 régiments s'étaient formés en 3 échelons par brigade. Ibrahim Pacha, dont le rôle, pendant la bataille, se bornait à sa présence toute puissante pour le moral des troupes, avait voulu se mettre à la tête de cette cavalerie dans le mouvement indiqué à Ménikli Pacha par le Major-Général.

Mais Ibrahim commit deux fautes très grandes, dont les conséquences, de la dernière surtout, eussent pu lui devenir fatales. D'abord, il exigea que tous les officiers de cette cavalerie, supérieurs et autres, au lieu de conserver leurs places de bataille, chargeassent en première ligne et sur le front des escadrons. Il croyait donner plus d'ardeur aux hommes par l'exemple de leurs officiers ; ensuite il avança toujours en colonne serrée, exposant ainsi toute la profondeur de ses colonnes de cavalerie aux ravages du boulet.

Toute cette cavalerie s'était portée droit devant elle, presque sur le prolongement de notre première ligne, jusqu'à la hauteur du village de Nézib. La première brigade, composée des 2^{me} et 11^{me} régiments, fournit la première charge. Après avoir sabré en partie le régiment de Soliman Pacha de Marasch, elle arrive à la rivière près du pont, que 60 à 80 chevaux, vivement lancés, traversent au galop. Alors quelques bataillons de la garde impériale reçoivent de Hafiz Pacha l'ordre de se porter au secours de Soliman, Pacha de Marasch, qui allait se trouver compromis. Le passage du pont est fermé. Une grêle de balles arrive sur les régiments, qui viennent de charger, et dont les rangs sont en désordre. Aussitôt Rustan Bey fait sonner le ralliement et commande à sa brigade demi-tour à gauche au trot pour battre en retraite. Le 2^{me} échelon ou la 2^{me} brigade, composée du 13^{me} et 1^{er} lanciers, croyant

la première brigade vivement ramenée, suit le mouvement, exécute le même demi-tour à gauche et se replie, mais en bon ordre, sur l'infanterie et les lanciers et cuirassiers de la garde, restés en réserve.

Toutes ces attaques d'infanterie et de cavalerie égyptienne sur la gauche des Osmanlis avaient eu lieu presque simultanément. L'artillerie, faute de munitions, était ainsi que je l'ai dit, refoulée sur les lignes en désordre, au moment où la batterie de gros calibre du mamelon recommença son feu, par les ordres du Major-général. Celui-ci se porta en même temps avec toute sa suite au-devant des fuyards et réussit à en ramener le plus grand nombre au combat, autant par exhortations que par menaces. Les égyptiens reprennent peu à peu leurs rangs, tandis que les turcs, enflammés de ce premier succès et ne gardant pas les leurs, marchent un peu en désordre. La mitraille recommence à les foudroyer, à mesure qu'ils s'avancent dans les oliviers avec une imprudente confiance et en masquant ainsi quelques pièces, qui auraient pu les soutenir. Il y a un moment d'hésitation ; ils s'arrêtent quelques secondes, puis, tout à coup font volte face et retournent en arrière. Alors le courage renaît chez les Egyptiens, et avec lui le désir et l'espoir de la vengeance. Ils se rallient tous à leurs rangs, reprennent l'offensive et marchent de nouveau avec ardeur et en silence à la baïonnette. « La bataille est gagnée maintenant », s'écrie avec joie Soliman Pacha. Puis, il envoie partout ses aides de camp et ses officiers d'ordonnance. A quatre pas de lui, un de ses derniers qui recevait un ordre à porter, est frappé d'un boulet en pleine poitrine, un autre a son cheval tué sous lui. C'étaient presque les dernières volées de l'artillerie ennemie. Les officiers d'ordonnance courent au galop dans tous les sens, porter à tous les corps du centre et de la gauche égyptienne l'ordre d'avancer sur la ligne de feux et de culbuter tout ce qui ferait résistance. La brigade de cavalerie de réserve sous les ordres de Ménikli-Pacha est prévenue, que le moment de charger à fond est arrivé. Ibrahim engage alors les cuirassiers et les lanciers de la garde, restés jusque là en réserve ; ces 2 régiments, admirablement montés et forts chacun de plus de 800 chevaux, se portent au grand trot sur la direction du camp turc, en menaçant le flanc de l'infanterie, déjà en désordre. Toute la cavalerie turque, qui n'avait point encore donné, et qui avait été portée sur l'extrême gauche de l'ordre de bataille, ne peut attendre la charge. Pour échapper par le mouvement de crainte que lui inspire cette ligne égyptienne pesante, étincelante de fer et d'acier, qui arrive sur elle, en descendant les pentes en bon ordre, elle s'ébranle, on pourrait dire, spontanément, pour se porter à sa rencontre. Mais le général, qui la commande, commet l'énorme faute d'exécuter ce mouvement à une allure trop vive et à une trop

grande distance des égyptiens, qui n'accélérent point la leur. Alors les rangs des Osmanlis se confondent ; deux volées de canon, qui les prend en écharpe, augmentent la confusion. Cette cavalerie est encore à bonne distance des égyptiens, que tous les escadrons font simultanément volte-face, s'éloignent au grand trot et disparaissent du champ de bataille, sans avoir même tenté la plus faible résistance. Le 2^{me} régiment d'infanterie de la garde égyptienne traverse les cimetières au pas de course. Toute la brigade turque de Heyder Pacha, voyant ses flancs dégarnis, la cavalerie en retraite, fuit en désordre et dans toutes les directions pour échapper à une charge à la baïonnette, dont elle est menacée. Les cuirassiers et les lanciers arrivent jusqu'à la rivière, la traversent, prennent le galop et s'élancent sur le camp des Turcs en sabrant les fuyards et l'infanterie. Selim-Bey, des lanciers, a son cheval tué sous lui. Lui-même est blessé à la tête du frôlement d'un boulet. Un caisson éclate à gauche du régiment des cuirassiers et le couvre de débris. Un boulet enfile la colonne et abat hommes et chevaux ; car Ibrahim avait voulu conserver encore l'ordre serré et les officiers en première ligne, quoiqu'il eut été plus convenable de charger en muraille. Néanmoins, cette cavalerie atteint le bord du fossé, qui servait d'égoût au camp, le franchit sans hésiter, et se répand aussitôt dans le camp, au milieu des tentes. Là, tous les escadrons se désunissent, et, malgré la fusillade, qui dure encore, les hommes se dispersent pour piller.

Pendant ces mouvements de cavalerie, l'artillerie s'était de nouveau approvisionnée, et recommençait une canonnade terrible sur les débris des lignes turques, qui tenaient encore. Les régiments de la garde impériale se conduisirent avec intrépidité et offrirent l'exemple d'une noble résistance. Aux endroits les plus périlleux, où les boulets labouraient incessamment la terre, et la jonchaient de cadavres, l'on apercevait Hafiz Pacha sur le front de ses bataillons. Le malheureux général Turc animait ses hommes, cherchait à les encourager lorsqu'ils faiblissaient, par l'espoir de récompenses et d'avancement, ou bien essayait de les ramener à force de menaces et à coups de sabre, lorsqu'ils fuyaient. Les artilleurs égyptiens, qui reconnaissaient au loin Hafiz Pacha à sa nombreuse suite, à son cheval blanc, richement harnaché, à sa poitrine étincelante de diamants, qui brillaient comme un soleil, dirigeaient quelques obus de ce côté. La droite égyptienne et la gauche des Turcs n'étaient plus alors qu'à 500 m. de distance ; l'artillerie tirait à demi-portée. La suite était décimée à chaque instant, sans que le général s'en aperçût. Il est croyable qu'alors il cherchait à se faire tuer sur le champ de bataille pour ne pas survivre à la déroute de son armée, qui commençait.

Osman Pacha, qui avait passé au commandement de la gauche

et du centre de première ligne égyptienne, arrive en déployant tous ses feux, soutenu par la seconde ligne et la réserve. Toute l'artillerie occupe la crête du terrain, appuyant d'un feu très vif la marche des colonnes et des lignes, qui se portent en avant au pas de charge, l'arme au bras, avec un ensemble et un ordre admirable ; car on eut dit de cette immense marche en bataille une belle manœuvre de parade sur un champ d'exercice.

Un flottement très grand se fit remarquer dans toute l'étendue des lignes turques. Les bataillons commençaient à lâcher pied, lorsque Valid-Pacha férik, qui faisait une courageuse résistance vers le centre, appuyé à la redoute, tombe percé de balles. Dès ce moment, ces troupes n'écoutent plus rien, et ne peuvent être retenues. Les lignes des Egyptiens arrivent, les redoutes sont enlevées, tous les bataillons turcs culbutés et dès lors la bataille est complètement perdue ; ce n'est plus qu'une déroute. L'infanterie ennemie jette les armes et les sacs pour fuir avec plus de précipitation. La cavalerie, qui s'est déjà retirée du champ de bataille, sans coup férir, bat honteusement en retraite, au grand trot, par régiments en masse dans la direction de Mezar. Cette fuite est si inconcevable, qu'on ne peut l'appeler autrement que trahison et qu'il est impossible de la justifier. Les artilleurs coupent les traits de chevaux et s'élancent au galop de tous cotés. D'autres veulent encore essayer de sauver les pièces, et, la tête perdue, ils descendent, en courant, la pente raide et escarpée, qui conduit au Sadjour. Alors les pièces et les caissons culbutent et entraînent les attelages. Chevaux, canoniers, conducteurs, tout est écrasé, tout roule pêle-mêle dans les eaux du Sadjour. Ce n'est point seulement une bataille perdue ; c'est plus qu'une fuite, plus qu'une déroute ; c'est le plus inconcevable désastre que l'on puisse s'imaginer.

Un bataillon ture, cerné de tous côtés, tenait encore, mais il ne tirait plus et conservait son feu. Ibrahim Bey, du 2^{me} de la garde, veut lui faire rendre les armes. Il s'approche et somme doucement ces malheureux de se rendre, puisque toute résistance est impossible. « Atech ! » (feu !) crie le chef d'un accent de désespoir, et Ibrahim Bey, qui était à 10 pas du front, tombe percé de balles, et avec lui deux officiers qui l'accompagnaient. Alors la rage des égyptiens ne leur permet plus de faire quartier. Le chef de bataillon est massacré à l'instant avec la plus grande partie des hommes de sa troupe.

Il ne restait bientôt plus un seul peloton formé ; tout est en fuite, tout est en déroute. Des masses de fuyards courent dans toutes les directions, après avoir jeté leurs armes et leurs gibernes. Des centaines d'autres se précipitent à genoux ou contre terre en criant : « Aman » (grâce !), au devant du premier officier égyptien, qu'ils rencontrent.

Pour rapporter les faits avec impartialité, il faut avouer, que tous les rangs égyptiens dans la première et la seconde ligne, qui avaient pénétré dans le camp turc, étaient rompus et en désordre. Attirés par la soif du pillage, fantassins et cavaliers s'étaient rués sur les tentes, et se disputaient, au milieu des clameurs et des querelles, les riches dépouilles, qu'on leur abandonnait. C'était en vain, que les chefs faisaient sonner le ralliement, ou employaient même la violence pour reformer leurs bataillons et leurs escadrons. On voyait courir, çà et là, les officiers de cavalerie, suivis quelquefois d'un seul trompette. Bien des soldats égyptiens furent dans ce moment frappés à coups de sabre et blessés par leurs chefs, qui essayaient inutilement de les rallier. La confusion était telle, que toute subordination et toute discipline avaient, pour ainsi dire, disparu, étouffée par l'amour du gain et le désir du butin. Si, dans ce moment, quelques corps de troupes fraîches fussent tombés brusquement sur les soldats égyptiens, nul ne peut dire, ce qui serait arrivé. On voyait encore la cavalerie turque se retirer en bon ordre. Il lui eût été facile alors, si l'épouvante n'eût pas été aussi grande, de revenir sur ses pas, tomber sur les égyptiens en désordre, et la plus grande partie de l'armée égyptienne eût considérablement souffert, si même elle n'eût pas été entièrement détruite.

Aussi Soliman Pacha, voyant les rangs rompus, et les soldats occupés au pillage, courut vers la 3^{me} ligne, restée en ordre de bataille et en arrière de la crête des collines, qui surplombait la rivière. Il fit aussitôt porter toutes ces réserves d'artillerie, infanterie et cavalerie sur les hauteurs en cas d'un retour de l'ennemi et d'une brusque attaque.

Cette réserve resta ainsi en position jusqu'à ce que les derniers débris des troupes turques eussent tout à fait disparu. L'artillerie se conduisit mieux. Quelques batteries à cheval, sous les ordres de Jafar Bey, s'étaient vivement lancées à la poursuite des corps de cavalerie ennemie en les canonnant, jusqu'à la hauteur de Mezar. Je ne puis m'empêcher de faire ici un autre reproche aux soldats égyptiens. Quoique la victoire fut entièrement décidée, ils montrèrent un acharnement tel, qu'ils poursuivaient à coups de lance et de baïonnette de malheureux soldats turcs, qui se rendaient en criant «Aman» et en jetant leurs armes. Il y eut même de ces infortunés, massacrés presque sous les pieds des chevaux des officiers-généraux et des Beys, malgré le droit sacré d'asyle et de protection de l'*Etrier d'un chef* (*Tacht el Rekheb el Amr*), droit si respecté jadis par tous les peuples Musulmans, et presque aussi inviolable, que le *fiardek el Harem*. Les égyptiens se montrèrent ce jour-là impitoyables et cruels jusqu'à la férocité. Il est vrai de dire, qu'ils avaient con-

servé un profond ressentiment de l'attaque de la nuit, qui avait jeté un si grand désordre dans le camp, et que, dans leurs préjugés et leur ignorance, les soldats égyptiens appelaient *traîtreuse et lâche*. Ce ressentiment est le motif, qu'on a voulu alléguer d'une telle conduite, indigne d'une nation civilisée ; mais le désir du pillage, l'envie de s'approprier les dépouilles des morts, fut bien certainement le plus puissant. Cette soif de butin était telle, que nos hommes se jetaient avec avidité, avec une féroce cupidité sur le cadavre d'un de leurs chefs ou de leurs compagnons, qui venait de tomber frappé par le boulet de l'ennemi, et deux ou trois se disputaient la ceinture du mort ou du blessé. Dès qu'un officier était tombé de cheval, il eut été impossible, quelques minutes après, de le reconnaître, tant il avait été promptement dépouillé de tout ce qu'il avait sur lui.

Les débris de l'armée turque couvraient toutes les issues et toute la plaine de Mezar. Les fantassins en grand nombre grimperent les montagnes du Djaourdagh pour se mettre plus promptement à l'abri de la poursuite des vainqueurs. La cavalerie, sous les ordres de son chef, après avoir dépassé Mezar, prit la direction de *Malatia* par les défilés du Taurus et la route de *Béhesné*. Les fuyards ne s'arrêtèrent, que, lorsqu'il furent arrivés à la Vallée d'*Ag Soui*, peuplée entièrement de Kurdes nomades, derrière la première branche du Taurus. Ceux-ci s'étaient rassemblés par milliers, comme des nuées de vautours, pour se disputer les dépouilles des vaincus, quels qu'ils fussent, turcs ou égyptiens. Depuis le matin, ils couronnaient toutes les hauteurs et les déclivités de montagnes, à une lieue du champ de bataille, attendant le grand choc, qui allait se donner. Puis, quand, contrairement à leurs prévisions, ils virent la déroute commencer chez les Ottomans, ils se précipitèrent sur leurs petits chevaux, pour aller attendre les fuyards dans les défilés et les anfractuosités des montagnes. Un grand nombre de soldats furent entièrement mis à nus par ces voleurs. Mais par une singulière contradiction des mœurs de ces peuplades, lorsque les malheureux soldats atteignirent les villages des Kurdes, ils y reçurent sous les tentes la plus généreuse et la plus entière hospitalité de ceux-là même peut-être, qui peu d'heures auparavant les avaient ainsi dépouillés. (*En marge* : Note écrite en 1843. Les forces ottomanes dont pouvait disposer Hafiz-Pacha à la bataille de Nézib étaient de 84 bataillons d'infanterie régulière, 33 escadrons de cavalerie régulière, 152 bouches à feu de campagne attelées et plus de 4000 Bachi-Bozüks ou cavalerie irrégulière. (Extrait : Lettre de M. le baron de Moltke à un officier de la garnison de Posen.)

Hafiz Pacha, resté le dernier sur le champ de bataille, après avoir fait d'incroyables efforts de courage, et cherché mille fois

une mort, qu'il ne put rencontrer, dut enfin songer à fuir aussi. Le grand œuvre était consommé pour l'infortuné général turc, a dit un officier français, dans sa relation de la bataille. Hafiz-Pacha s'enfuit presque seul, après avoir vu s'anéantir au premier choc son armée naguère si belle, et sans doute la plus nombreuse des armées régulières, que les sultans aient jamais eues.

CHAPITRE VIII.

Victoire. — Trophées. — Déroute de Turcs. — Sort des officiers Prussiens. — Savants Anglais voyageurs. — Soliman Pacha parcourt le champ de bataille. — Les blessés à son étrier. — Entrevue de Soliman et d'Ibrahim Pachas.

Les trophées de la victoire de Nézib furent immenses. Les Turcs laissaient sur le champ de bataille plus de 2700 morts et un nombre double de blessés. Parmi les morts, il comptait 2 Pachas, un grand nombre d'officiers supérieurs et autres avec l'élite de leur armée, c'est-à-dire une grande partie de la garde impériale. Tous les canons, au nombre de 144 et autant de caissons tombèrent au pouvoir du vainqueur avec 18 drapeaux, plus de 23 000 fusils, tous les objets d'armement et d'équipement et une énorme quantité de tentes. Rien ne peut donner l'idée de l'effet grandiose, que présentait le camp, ville immense, qui avait ainsi que je l'ai dit ses quartiers, ses places publiques et ses rues, sur un développement de plus de 3000 mètres. Les Egyptiens accoutumés aux fatigues et aux rigueurs du bivouac, dans toutes les saisons, ne pouvaient en croire ce qu'ils voyaient de cette magnificence et de ce luxe tout oriental. On ne peut comprendre l'institution d'une armée régulière, qui devait nécessairement être légère et facile à mouvoir, les Ottomans eussent conservé cette énorme quantité de bagages, qui furent peut-être aussi une des causes de leur défaite.

Les soldats se ruèrent avec avidité sur toutes ces richesses, qu'on leur abandonnait. En peu de temps tout fut dépouillé, tout fut enlevé. La tente du général en chef formait presque un palais avec une infinité de pièces et d'appartements séparés. La salle du Divan, ou première pièce, était une enceinte circulaire de 27 pas de diamètre, couverte d'une élégante coupole, soutenue dans son milieu par une seule colonne de 37 pieds de haut, et surmontée d'un globe et d'un croissant dorés. Tout l'intérieur de cette salle était doublé en étoffe de soie d'Alep, brochés en or et du plus riche travail. Plus de 20 appartements différents se joignaient à cette magnifique tente. L'ensemble était d'une parfaite régularité et figurait 4 corps de bâtiments, réunis à la coupole du centre.

Les soldats coupèrent à coups de sabre toute la doublure intérieure d'étoffe d'or pour en faire des pantalons à leurs femmes. Ils se partagèrent de même en lambeaux les grands tapis de Perse du plus fin travail qui couvraient le sol. Toutes les caisses furent enfoncées, et l'on trouva la grande décoration en brillants du Nischam Iftichar, que Mahmoud avait envoyée à Hafiz Pacha peu de temps auparavant. Ce général turc, d'une générosité proverbiale en Asie Mineure, avait des caisses remplies de pelisses, de Schals, de sabres destinés aux cadeaux d'occasion. Dans la tente du Kaznadar de l'armée (trésorier) près de celle du Général en Chef, le sol était parsemé de pièces d'or tombées dans la précipitation de la fuite, lorsque Hafiz Pacha avait fait charger le trésor de l'armée, en voyant commencer sa défaite. L'argent cependant n'avait pu être enlevé aussi facilement, et les soldats se partagèrent plus de 4 000 000 de piastres en monnaies d'argent. A l'endroit, où se fit ce partage, plusieurs cadavres de bédouins et d'Egyptiens gisaient défigurés de profonds coups de sabre, qu'ils n'avaient sans doute point reçus de l'ennemi.

Au milieu des cris et des hurlements de joie de la soldatesque, ivre de bonheur, Ibrahim Pacha était descendu de cheval et s'était jeté de fatigue dans une petite tente de soldat, de chétive apparence, au milieu du camp. A chaque instant, on lui amenait des bandes nombreuses de prisonniers, qu'il recevait avec bonté et clémence, en ordonnant, qu'ils fussent bien traités.

Bientôt après, Soliman Pacha qui venait d'expédier ses derniers ordres et de faire entrer les troupes, qui avaient poursuivi les fuyards, arriva, suivi de tout son Etat-Major, devant la tente du général en chef. Ibrahim en sortit pour se porter de quelques pas à la rencontre de Soliman. « Que votre sabre, Altesse, soit toujours fort et glorieux, comme aujourd'hui à Nézib », dit ce dernier en abordant Ibrahim. « Avec toi, Pacha, mon frère, il pourra toujours l'être », répondit Ibrahim, et les deux Pachas s'embrassèrent avec effusion, aux applaudissements frénétiques des Arabes égyptiens, aux cris et gloussements de joie des Bédouins du désert. Ils se parlèrent pendant quelques instants à voix basse ; puis Ibrahim se rejeta sur le mauvais tapis qu'il avait trouvé dans la tente et s'endormit profondément. Soliman remonta aussitôt à cheval et parcourut avec toute sa suite le champ de bataille.

Nul moment peut-être dans la vie n'est aussi enivrant et ne cause une joie plus délirante que celui qui suit le gain d'une bataille pour l'homme qui vient de la gagner et qui en revendique ou la gloire ou les immenses conséquences. Cette émotion doit être bien ardente puisqu'elle est si vivement partagée par tous ceux qui y ont contribué même en sous ordre et jusque par le dernier soldat.

Mais aussi cette première émotion passée, la vue d'un champ de bataille, deux heures après la victoire, inspire de bien tristes réflexions !

Soliman Pacha parcourut le champ de bataille en entier. Les premières lignes turques, surtout vers le centre et l'extrémité de la gauche étaient fortement dessinées par les cadavres, qui témoignaient ainsi de la résistance et de la belle conduite des bataillons de la garde impériale. Ils avaient déposé les sacs à quelques pas en arrière, ainsi que cela se pratique quelquefois dans les armées russes. Là les cadavres étaient empilés, tous mutilés par la mitraille. Les grêlons de fer les avaient abattus aussi régulièrement que l'herbe sous le tranchant d'une faux. Quelquefois un malheureux blessé parvenait à se détacher de ces monceaux de cadavres et se traînait jusqu'aux pieds du cheval de Soliman Pacha, qui passait au petit pas. Alors il s'efforçait de toucher son étrier, en criant grâce et secours, et aussitôt le général égyptien le faisait emporter au camp en le recommandant aux chirurgiens.

Trois heures seulement, après la bataille, les corps, par l'effet de l'insupportable chaleur de cette journée étaient déjà gonflés et défigurés, et les plaies des blessés fourmillaient de vers. La bataille de Nézib ayant été principalement une affaire d'artillerie, la plupart des blessures entraînèrent la mort.

A son retour au camp, Soliman Pacha organisa les secours à donner aux blessés. Il est fâcheux et triste de dire, que ces ordres furent si mal exécutés, qu'un grand nombre de malheureux turcs périrent de soif et d'inanition sur le champ de bataille, même 4 jours après l'action. Ce fait paraîtra incroyable, peut-être ; il est exactement vrai cependant. Les avis des cruels arabes égyptiens, envoyés le même soir et les jours suivants pour recueillir les blessés, s'occupèrent beaucoup plus à achever de les dépouiller et à enterrer leurs morts qu'à donner des secours aux vivants.

Vers la fin du jour, l'armée égyptienne bivouaca sur l'emplacement du camp des turcs. On amenait continuellement des masses de prisonniers. Parmi eux se trouvait M. Petit, officier français, qui pendant toute la bataille avait servi d'officier d'ordonnance à Hafiz Pacha. Dans les derniers moments, son cheval avait été blessé par un éclat d'obus. La fuite lui étant devenue impossible, il tomba entre les mains des bédouins, qui le dépouillèrent entièrement et le menacèrent même de le tuer. Ayant eu alors l'idée de se réclamer de Soliman Pacha, les Arabes le conduisirent auprès de ce général, qui le reçut parfaitement, le consola de sa disgrâce, l'assura qu'il était entièrement libre, et dès le surlendemain, après lui avoir remis des lettres de recommandation et une somme de 3000 piastres pour son voyage, il l'envoya à Alep avec une bonne escorte.

Ce fut depuis cette ville, que M. Petit écrivit une relation fort abrégée de la bataille de Nézib, première relation, qui parut en Europe.

On avait aussi conçu de vives inquiétudes sur le sort des autres Européens de l'armée d'Hafiz Pacha, surtout des Prussiens MM. de Muhlbach et de Moltke. Les aides de camp de Soliman Pacha firent de vaines recherches pendant quelques jours, pour savoir ce qu'ils étaient devenus. Mais plus tard, l'on apprit avec joie que tous avaient réussi à gagner Constantinople, ainsi que les savants voyageurs Anglais, qui la veille encore étaient au camp d'Hafiz Pacha. Parmi ces voyageurs se trouvait M. William Ainsworth, géographe et naturaliste distingué, connu par d'importants travaux sur le Kurdistan et l'Asie-Mineure. Depuis quelques jours déjà ils se disposaient à prendre congé du général turc ; mais celui-ci, qui tenait extrêmement à les rendre témoins d'une victoire, qu'il croyait certaine, avait fait tous les efforts pour les retenir et la veille encore, il avait donné à chacun d'eux un beau cheval. Ce cadeau les sauva sans doute du désastre de la journée ; car, en voyant commencer la déroute, les Anglais étaient montés à cheval et avaient pu parvenir à Constantinople sains et saufs, à travers mille dangers, n'emportant avec eux que leurs notes et leurs instruments les plus précieux. Pendant la route ils avaient constamment l'œil dessus, et à peine pouvaient-ils prendre quelques instants de repos, tant ils craignaient de les perdre. Leurs tentes et leurs effets furent pillés par les soldats, mais le reste de leurs papiers, lettres, notes, etc. fut recueilli soigneusement et remis à M. Werry, consul anglais à Alep.

(*En marge* : M. le consul Werry tint tous les papiers de l'obligeance de l'auteur de ces lignes. Il n'eut d'autres peines à les recueillir que celle de les accepter. M. le consul se fit un mérite de ses *soins*, de ses *peines* auprès de la société de *géographie de Londres* qui le récompensa de ses *fatigues*. Il n'avait pas fait mention de l'aide de camp qui lui avait remis gracieusement et non obligatoirement ces documents. *Sic vos non vobis...*)

CHAPITRE IX.

Suite de la victoire. — Occupation de Bir, d'Urfa, de Diarbekir. — Caissons sautés. — Arrivée du capitaine Caillé. — Reconnaissance des défilés de Hudjuk Boghas. — Diplomatie ; intrigues et traités.

On ne connut que plus tard les pertes des Egyptiens, qui furent fort peu considérables eu égard à celles de l'ennemi. On ne compta que 1274 tués et 1991 blessés. Parmi les officiers de haut

grade, deux seulement trouvèrent la mort dans cette journée. Ce furent le Général-Colonel Ibrahim Bey dont il a été fait mention et Zenky Bey, colonel d'artillerie, qui eut la jambe broyée par un boulet, et mourut le lendemain des suites de sa blessure.

Aussitôt après la bataille, Ibrahim avait envoyé un détachement sur les redoutes de Bir-edjik. Il s'y porta lui-même dès le même soir avec 2 régiments de cavalerie et quelques bataillons d'infanterie.

Les troupes, qui défendaient ces redoutes, n'essayèrent pas même de résister, et le Seraskier les fit immédiatement occuper par ses soldats. On y trouva 32 pièces de canon de gros calibre, et un dépôt considérable d'armes et de munitions. Un détachement du 14^{me} régiment traversa l'Euphrate et prit possession de la ville de Bir, qui renfermait tous les magasins de l'armée turque et d'énormes approvisionnements de tout genre. Une partie des dépôts de vivres furent transportés au camp pour l'entretien de l'armée égyptienne, qui, ainsi, que je l'ai dit, n'avait plus, au jour de la bataille, que quelques milliers de rations, provision insuffisante pour les besoins de l'armée, même pendant un seul jour. Tous les Cheiks des villes et villages accouraient en foule pour faire leur soumission à Ibrahim Pacha. Les pays étaient entièrement ouverts et sans défense jusqu'à Malatia, et dès le lendemain quelques faibles corps égyptiens furent dirigés sur Urfa et Diarbékir, que l'on occupa sans opposition.

L'enthousiasme produit par la victoire avait été tel chez les soldats, que la discipline et l'ordre s'étaient fort relâchés. Le jeudi 16 Rebi ul acker (27 juin), l'imprudencé de quelques soldats causa l'explosion de 2 caissons de l'artillerie turque, que l'on avait point encore songé à parquer en lieu sûr. Ils sautèrent au milieu de 2 régiments de lanciers, qui avaient leurs chevaux au piquet. Les obus lancés dans toutes les directions éclataient parmi les chevaux, qui, effrayés s'échappèrent en troupeaux dans la plaine sans qu'on put les retenir, et en plus grand nombre encore que la nuit qui précéda la bataille. De 500 qui manquaient, l'on ne put en retrouver que fort peu, presque tous forcés et hors de service.

Le gros de l'armée, qui était demeuré sur l'emplacement du camp, pendant quelques jours, dut aussi bientôt songer à quitter cette position, dont l'air était corrompu par le grand nombre de cadavres qui jonchaient les environs du camp et dont s'exhalait des émanations putrides fort malsaines.

Les eaux du Sadjour restaient encore encombrées de corps d'hommes et de chevaux, ainsi que d'une multitude d'armes, de canons et de caissons.

Le 27 juin, l'armée se divisa en deux grands corps. Ibrahim

avec la plus grande partie de la cavalerie, 2 régiments de la garde et 10 batteries à cheval se porta vers la route de Marasch, où il lui était plus facile de se procurer des vivres en abondance. Soliman Pacha, avec le reste de l'armée, transféra son camp au village d'Arel, sur la route d'Aïntab, et à 4 lieues de cette ville.

Depuis la victoire de Nézib, la position d'Ibrahim Pacha était des plus belles. Il coupait par l'occupation d'Orfa et de Diarbekir toute communication avec l'importante province de Diarbekir. Toutes les routes de Constantinople étaient libres, et l'épouvante de l'armée turque avait été telle, qu'on n'avait pu en rallier les faibles débris qu'à Kaisarieh. Dans les premiers moments, qui suivirent la journée de Nézib, Ibrahim pouvait, disait-on, s'élancer vainqueur jusqu'aux murs de Stamboul. Aussi sa puissance morale était immense. Je dis sa puissance morale ; car en Europe, l'on se faisait illusion complète sur sa position et sa force réelle. [*En marge : Notes intimes sur cette affaire. Illusions qu'on avait en Europe. Ignares Diplomates.*]

Il est vrai, que les turcs n'eussent pu opposer aucune espèce de résistance jusqu'à Kutayah. Mais ce qui semblait devoir le favoriser le plus, était au contraire un obstacle à sa marche sur la capitale de l'Empire. On venait d'apprendre la mort du Sultan Mahmoud. Les populations d'Anatolie, disposées peut-être quelques jours auparavant à se révolter à l'approche d'Ibrahim Pacha, vainqueur, étaient singulièrement refroidies par cet événement, car elles avaient contre le Sultan mort des griefs qui n'existaient plus, et l'avènement du Sultan Abdul Medschid de la race des Califes, leur semblait l'espoir et le gage d'un avenir meilleur. Ibrahim Pacha eut laissé, en s'avancant un immense foyer de révolte derrière lui, et toutes les populations syriennes se fussent soulevées à la fois, dès qu'il aurait été à quelques journées de marche des frontières de la Syrie. Le résultat de la journée de Nézib avait paru si étrange, si inconcevable aux Syriens que longtemps encore après l'évènement, ils se refusaient d'y croire. Ceux qui s'étaient compromis dans les révoltes antécédentes, trompés par le premier succès des turcs à Aïntab, succès, auquel on avait donné une importance immense, étaient trop engagés pour ne pas tout risquer plutôt que de se soumettre.

Outre ces raisons qui ne sauraient être justement appréciées que de ceux qui se sont trouvés sur le théâtre des événements, Ibrahim, manquant absolument de moyens de transport, aurait été fort embarrassé de se porter en avant, au milieu d'un pays dévasté et déjà ruiné par le passage des troupes ottomanes.

Lors donc qu'avant l'arrivée du capitaine Caillé, envoyé du Maréchal Soult, pour arrêter la marche des Egyptiens, Ibrahim

s'était borné à occuper provisoirement quelques places nécessaires à son approvisionnement, il avait agi avec prudence. Il ne voulait point, par une démarche sans résultat et sans fruit compromettre de brillants succès. Il était immensément fort de toute la force et de toute la puissance qu'on lui prêtait. C'est donc une erreur profonde, quoiqu'assez généralement répandue, que de croire que, par l'effet de l'intervention du gouvernement français, et par ce motif seul, l'armée égyptienne ne s'élança point au cœur de l'Asie-Mineure et même jusqu'aux rives du Bosphore. Loin d'avoir l'intention d'étendre ses possessions de Syrie, par des conquêtes, qu'il n'aurait pu conserver, Ibrahim songeait dès ce moment à se garder dans ses possessions actuelles, en prenant cependant pour ses limites naturelles au nord la dernière ramification du mont Taurus à l'Euphrate. — Les défilés du Kuleh Boghas étaient redoutablement fortifiés. Le généralissime Egyptien désirait également défendre les deux seuls passages du Taurus à l'Euphrate, c'est-à-dire, les défilés d'Agsouci et de Hudjuk Boghas.

Il y envoya 2 officiers européens en reconnaissance avec 500 chevaux, dans l'intention de les faire fortifier aussitôt. Il fut reconnu qu'avec de légers travaux l'on rendait ces 2 points infranchissables à l'armée la plus nombreuse. Un seul, du reste, présentait quelques difficultés pour la construction d'ouvrages de fortification.

Je m'arrête ici. Les événements ultérieurs ne sont point de ma compétence. Je dois passer sous silence toutes les intrigues et les combinaisons diplomatiques, qui eurent lieu à la suite de cette campagne, dans les cabinets des principales puissances européennes, pendant le reste de cette année 1839, si féconde en événements, qui se succédèrent avec rapidité en Orient, et faillirent compromettre la paix du monde. La bataille de Nézib, qui se donna malgré les efforts des cours européennes, la mort du Sultan Mahmoud, l'avènement d'un enfant frêle et débile à l'empire ébranlé, la défection de la flotte turque, les prétentions de Méhémed Ali, prétentions que pouvait justifier sa victoire, tout cela donna lieu à de longues discussions qui n'aboutirent comme on le sait, qu'à l'étrange traité du 15 juillet.